



Saint-Joseph.



gn
lo
na
co
fa
Na
Il
re
co
qu
Jés
Il c
ble
bie
plu



PENSÉE DOMINANTE

S. JOSEPH ET LA COMMUNION



SAINT Joseph nous apprend, par son exemple, à nous préparer aux grâces de Dieu et aux rapports intimes que Notre-Seigneur veut bien avoir avec nous dans la sainte Communion.

C'est par sa *foi*, sa *pureté* et son *recueillement* habituel qu'il mérita d'être si cher à Notre-Seigneur et qu'il devient pour nous un modèle parfait
1o *Sa foi*. Joseph a cru sans hésiter au mystère de l'Incarnation, à la virginité féconde, à la maternité divine. Il a reconnu l'Eternel, le Créateur des mondes, dans ce petit enfant d'un jour, couché sur la paille, dans cet apprenti de Nazareth, dans cet ouvrier qui travaillait sous ses ordres. Il n'avait pourtant vu aucun des miracles qui devaient remplir la Judée de sa gloire et du bruit de son nom. Il se contenta du témoignage de l'Ange, et il adorait Celui auquel il avait le droit de commander. Reconnaissez aussi Jésus dans la faible hostie qui vous est présentée à l'autel. Il est encore plus petit qu'à Bethléem, plus méconnaissable, plus anéanti que dans l'atelier de Joseph; mais c'est bien lui. Croyez tout ce qu'a dit le Fils de Dieu; rien n'est plus vrai que les paroles de la Vérité même.

2o *Sa pureté.* Elle rapproche de Dieu, elle est nécessaire pour communier dignement. Jamais Notre-Seigneur n'aurait consenti à recevoir les caresses et les soins de saint Joseph, à reposer sur son cœur, à être bercé entre ses bras, si Joseph n'avait pas été un ange de pureté et d'innocence. Demandez-lui qu'il vous l'obtienne, qu'il vous la conserve cette belle vertu, qu'il plante dans vos âmes le lis embau-mé qu'il porte à la main, afin que ses parfums attirent en vous l'Epoux des âmes chastes, et mettent le démon en fuite.

3o *Son recueillement.* L'esprit intérieur est également nécessaire pour s'approcher de l'autel avec fruit. Une âme légère, dissipée, ne profite de rien. Tout se perd. Il y a longtemps que le prophète l'a dit: La terre est désolée d'une grande désolation, parce que personne ne réfléchit plus dans son cœur. La communion fréquente est à craindre; il est même ordinairement impossible de la bien faire sans l'habitude de la méditation. Saint Joseph est le patron de la vie intérieure. Au milieu des occupations les plus fatigantes et les plus vulgaires, il était encore uni à Dieu. En tirant la scie, en poussant le rabot, en faisant des jugs et des charrues il élevait son cœur en haut; il était toujours prêt à entendre la parole de Jésus et à recevoir ses grâces. Ce ne sont pas les affaires qui nous dissipent, c'est nous, malheureusement, qui nous dissipons pour les affaires. Demandons à notre saint Patron son secret, et efforçons-nous d'allier ensemble et de mener de front, comme lui, le travail et la prière, la vie active et la vie contemplative, afin que la Messe soit toujours bien entendue, la visite au Saint Sacrement bien faite, et que rien ne s'oppose à la digne et fréquente réception des sacrements.

Mgr Pichenot.

Une statue de Saint-Joseph



L y a dix ans de cela.

A Auteuil, deux charretiers, employés dans un vaste chantier, remplissaient leurs tombereaux. Le travail était pénible, la tâche bien dure sous les chauds rayons d'un soleil de plomb; suant et soufflant, nos deux hommes parfois s'arrêtaient; du revers de leur manche, ils essuyaient la sueur qui ruisselait sur leur front bronzé, puis échangeaient quelques mots banals. Comme beaucoup d'ouvriers de nos jours et de leur condition, ils étaient bons et honnêtes, mais d'une indifférence parfaite et d'une ignorance absolue au point de vue religieux.

Tout à coup, plongeant lentement sa pelle au cœur d'un monceau de plâtre, l'un d'eux vient de découvrir une statue de saint Joseph.

— Tiens, un Bon Dieu! dit-il à son camarade.

— Ne le brise pas, ça te porterait malheur.

— Tu crois ça, toi? des vieux contes de ma grand'mère.

— Ne le brise pas: donne-le-moi plutôt; quoique je ne sois pas d'église, j'aimerais cependant mieux emporter un Bon Dieu chez nous que de le jeter dans un tombereau; ça me porterait malheur.

— Au fait, tu as raison, reprit l'autre que le doux visage de Joseph a ramené au temps de sa première communion: emporte la statue chez toi, ça te portera peut-être bonheur.

Usé par le travail, miné par une cruelle maladie, le charretier d'autrefois est maintenant au seuil de la tombe.

Dans la modeste chambre, un vieux lit en bois vermoulu, une petite table boiteuse, quatre chaises à demi dépaillées dénotent la pauvreté, presque la misère; sur la che-

née, une statuette de saint Joseph entre deux flambeaux rustiques.

Sur le lit enveloppé de couvertures en lambeaux, fatiguées d'avoir abrité les chevaux du patron, l'ex-charretier attend la mort; près de lui, sa petite-fille, garde-malade de treize ans à peine.

— Grand Père, si tu voulais, j'irais chercher M. l'abbé du catéchisme; il est si bon pour nous !

— Mais non, ma petite: je n'en suis pas encore là.

Ils n'en sont jamais là, ces pauvres gens!

Plusieurs fois déjà, il a, de cette façon, refusé de mettre ordre aux affaires de sa conscience; mais saint Joseph qui ne s'est jamais laissé vaincre en générosité, veille sur cet ouvrier, et bientôt il va récompenser magnifiquement l'acte de respect que le charretier avait accompli dix ans auparavant à l'égard de sa statue.

Pendant une de ces nuits d'insomnie, le souvenir de ce fait passé depuis si longtemps déjà lui revient à l'esprit. Il la revoit cette belle statue de saint Joseph tenant l'Enfant Jésus dans ses bras; il la regarde sur la cheminée: ne croit-il pas l'entendre parler, la voir sourire ?

— Mon enfant, Marie... apporte-moi la statue qui est sur la cheminée... elle veut me parler, je l'entends.

— Pauvre grand-père, soupira l'enfant, la fièvre le ronge.

Et elle lui remet la statue de saint Joseph, qu'il examine: cette radieuse vision l'émeut jusqu'aux larmes.

Le moment paraissait venu de lui parler des derniers sacrements.

— Grand-père, murmure doucement Marie à l'oreille du vieux charretier qu'elle embrasse, si tu voulais, j'irais dire à M. l'abbé du catéchisme que tu désires lui parler: tu le connais, il est si bon!

— Lui parler! lui parler! c'est vague, dis-lui que je veux me confesser.

— Merci, grand saint Joseph! Vous sauvez l'âme de celui qui a respecté votre statue. Merci, merci !

Et pendant que chrétiennement joyeuse, l'enfant courrait chercher le vicaire, le malade ne cessait de baiser l'image de saint Joseph.

Une fois qu'il fut rentré en grâces avec le Bon Dieu, et qu'il eut reçu les derniers sacrements, il voulut faire venir dans sa chambre trois de ses anciens compagnons de chantier, bons cœurs comme lui, mais comme lui aussi fort indifférents en matière religieuse.

— Ne faites pas comme moi, leur dit-il; croyez en Dieu, allez à la messe le dimanche et pratiquez vos devoirs religieux. Et puis si, dans vos démolitions, vous trouvez une statue, ne la brisez pas; pour cela, imitez-moi, gardez-la avec respect: elle vous portera bonheur.

Quelques jours plus tard, le charretier converti mourait saintement, en pressant sur son cœur la statue qu'il avait sauvée.

◆ *Paroles d'Enfants.* ◆

UNE mère demandait un jour à son enfant qui allait communier pour la première fois: « Mon fils! que diras-tu au bon Dieu, quand tu l'auras dans ton cœur? — Maman, répondit celui-ci, je ne lui dirai rien! — Et pourquoi ne lui diras-tu rien? — Oh! je l'aimerais tant... »

Réponse pleine de sagesse: ce que Notre-Seigneur veut, ce ne sont pas nos paroles, mais les sentiments de notre cœur.

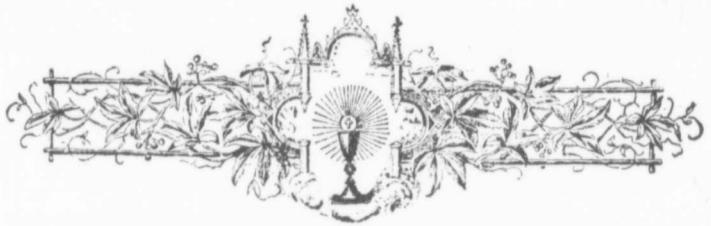
*
**

Entendu dans une sacristie. Trois enfants de chœur se préparent pour une bénédiction du Très Saint Sacrement. Les deux plus âgés se disputent ferme à qui sera thuriféraire; ils sont près d'en venir aux mains.

— « Attention! s'écrie le plus jeune, c'est jeudi communion! »

Aussitôt le calme se fait et tout se passe dans l'ordre.

N'est-ce pas une charmante démonstration du bien que peut faire la pensée de la communion ?



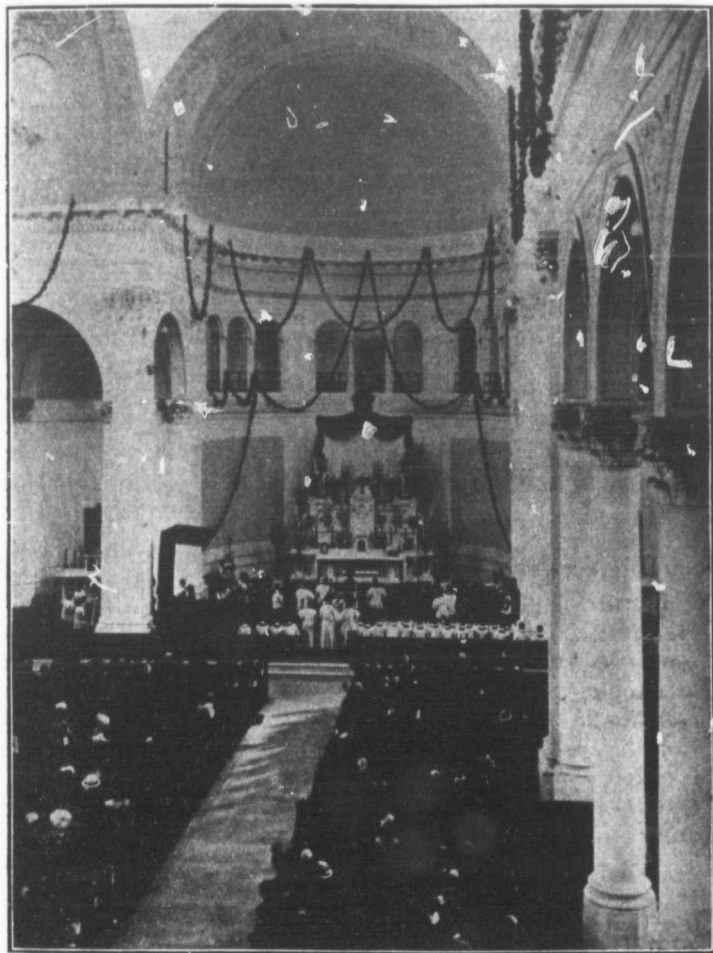
INAUGURATION SOLENNELLE

DE

Notre nouveau Sanctuaire d'Exposition à New-York.

Le 6 Janvier de la présente année voyait l'ouverture de la belle et grande église de nos religieux de New-York. C'était un événement pour cette maison et, j'ose le dire, pour l'Œuvre eucharistique en général. Il y a 13 ans à peine, le regretté T. R. Père Louis Estèvenon, alors supérieur de notre maison de Montréal, était choisi pour fonder un nouveau cénacle dans la grande métropole des Etats-Unis, à New-York. Les débuts de cette fondation furent aussi humbles que possible; et, quand on considère les résultats obtenus dans ces treize premières années, on pense instinctivement à cette petite semence de l'Évangile qui croît, se développe, devient un grand arbre sur lequel les oiseaux du ciel viennent se reposer et chanter leur cantique de louange au Créateur.

L'aspect extérieur de ce somptueux édifice faisait attendre impatiemment le jour où l'on pourrait en admirer l'intérieur. Aussi quand les journaux annoncèrent qu'il devait s'ouvrir le 6 Janvier, l'affluence fut telle qu'on ne put admettre toute la foule accourue pour la circonstance, bien que plus de deux mille personnes purent y trouver place. Quoique l'intérieur n'ait encore aucune décoration et que les autels soient provisoires, l'harmonie de ses lignes, l'élégance de ses arceaux, le svelte de ses colonnes, les gracieux contours de sa coupole ont émerveillé tout le monde, et l'on se demande ce que sera ce temple quand



Bénédition de l'autel avant la messe.

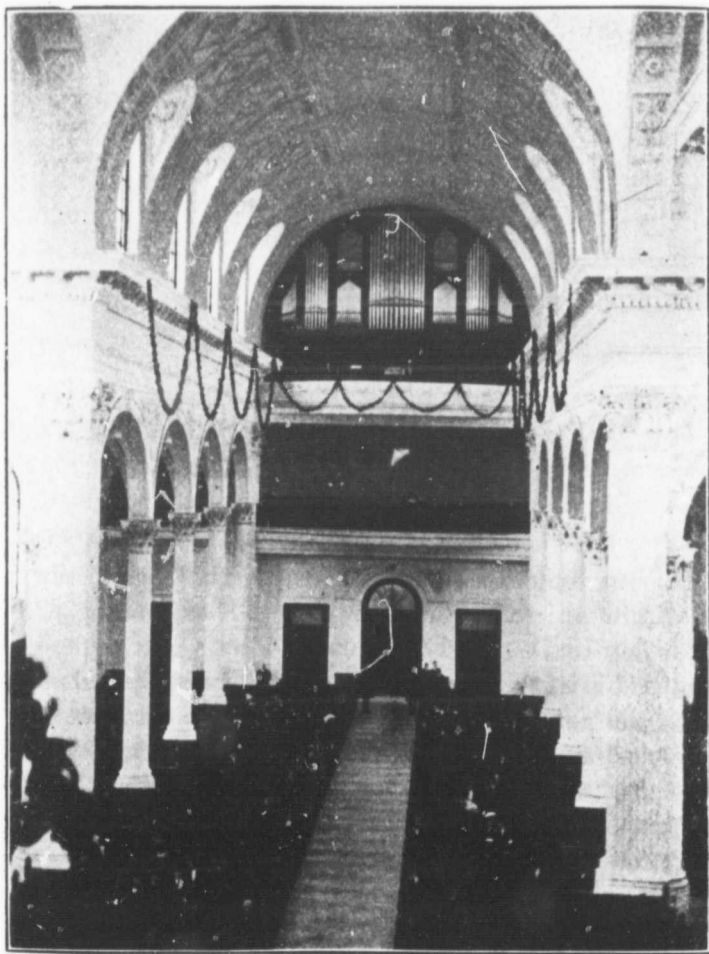


il sera rehaussé de ses riches décorations et de ses superbes autels. Son Eminence le Cardinal Farley a vraiment traduit le sentiment de tous, quand il a exprimé son admiration pour ce nouveau sanctuaire, qu'il était heureux de consacrer au Christ sacramentel.

La date de l'inauguration a été choisie à cause du souvenir si touchant qu'il évoque dans la pensée des fils du Vénéralable Père Eymard. C'est à pareille date, en 1857, à Paris, que celui-ci exposait pour la première fois le Très Saint Sacrement dans une toute petite chapelle qui a vu les débuts de notre Institut. Aussi dans l'allocution française qu'il adressa à ses paroissiens, à l'inauguration de la nouvelle église, le R. P. Letellier fit-il ressortir les convenances qu'il y avait de dédier ce temple au Christ eucharistique le jour de l'Épiphanie.

Les cérémonies de l'inauguration furent dignes de ce monument grandiose. Son Eminence le Cardinal Farley, qui avait voulu en bénir la première pierre, voulut les présider elle-même. Outre quatre évêques présents: Mgr C. Maes, de Covington, Mgr Chs Colton, de Buffalo, Mgr Ths Cusack, évêque auxiliaire de New-York, Mgr G. Forbes, de Joliette, on remarquait dans le sanctuaire dix prélats, entre autres Mgr Têtu, de Québec, ainsi qu'un nombreux clergé tant régulier que séculier.

Durant la grand'messe qui suivit la bénédiction de l'église, on a beaucoup remarqué avec quelle perfection furent exécutés les chants liturgiques, en tout conformes aux règles du «*Motu proprio*». L'orgue monumental, du coût de 25.000 piastres, installé pour les fêtes d'inauguration et que touchait notre organiste M. le professeur Carrier, par les suaves et puissants accords de ses 61 jeux, a littéralement enthousiasmé le distingué et nombreux auditoire; si bien qu'à la bénédiction du Très S. Sacrement de 8h. ½ p.m. l'église était encore comble, et nous savons que le plaisir d'entendre Mr le professeur D. Gaston Dethier, qui devait préluder au salut, était beaucoup dans cette affluence. Pendant 35 minutes, l'artiste a fait tour à tour chanter et gémir le merveilleux instrument. Ce fut un digne couronnement aux fêtes de l'inauguration de l'église.



L'orgue et la nef principale.





L'Apostolat Eucharistique

auprès des petits Enfants.



Si nous voulons assurer à notre apostolat eucharistique des fruits sérieux et durables, c'est par les enfants qu'il nous faut tout d'abord commencer. Pour « tout restaurer dans le Christ », il faut que la nouvelle génération se laisse revivifier par le sang du Christ. Et s'il y a actuellement une espérance qui domine toutes les tristesses, c'est de contempler l'innocente légion de petits enfants qui s'est levée spontanément afin de porter au Maître les prémices de leur raison et de leur cœur.

Oh! que les mères chrétiennes qui ont conduit une première fois leurs petits enfants à la sainte Table, continuent à les amener souvent avec elles! Qu'elles leur apprennent comment l'on voit et comment l'on écoute Jésus de tout près! Dans l'amour maternel, ces tout petits puiseront l'amour de Jésus Eucharistie et plus tard chacun d'eux deviendra l'un de ces forts que le monde ne peut

vaincre. Un jour peut-être la voix du Christ appellera l'enfant à tout quitter pour le suivre et la mère chrétienne, loin de s'effrayer de cette vocation plus haute, se dira bien heureuse d'avoir donné non seulement un homme au monde, mais un prêtre au Seigneur. L'âme d'une mère devrait être pour l'âme de l'enfant, le premier « séminaire » ou la « semence » de Dieu est recueillie et entretenue avec amour.

Les mères vraiment chrétiennes sont rares et il est tant de pauvres orphelins spirituels!...

« Les petits enfants pleurent de faim et il ne s'est trouvé personne pour leur rompre le pain »... personne pour leur rompre le pain de la parole, personne pour les mettre en état de recevoir le Pain eucharistique.

Mais la plainte inconsciente de tous ces petits orphelins n'est pas restée longtemps sans réponse et sans remède; bientôt ici et là il se trouva quelqu'un pour prendre soin de ces enfants privés de famille et d'école chrétiennes; et maintenant les patronages se multiplient sans cesse afin d'envelopper les âmes d'enfants d'une atmosphère de foi. A ces orphelins Dieu a rendu des mères.

Ah! surtout pour ces mères selon la grâce, qui n'ont aucun motif naturel capable d'appuyer leur dévouement, combien il est nécessaire de vivre de la vie eucharistique afin de pouvoir communiquer cette vie bienheureuse et la conserver dans les âmes que Dieu leur a confiées! Que Jésus de l'Evangile, que Jésus de l'Hostie soit tous les jours avec elles afin de redire par leur bouche: « Laissez venir à moi les petits enfants » ... et les petits abandonnés, qui tout d'abord levaient un regard étonné au nom de Dieu, auront bientôt un sourire et un baiser pour l'image du Sauveur. — Aidées par le divin Maître, elles sauront rendre attrayant l'enseignement catéchistique en enveloppant l'exposé un peu aride du dogme, de toute la suavité évangélique, puis l'Evangile sera montré toujours

vivant dans l'Eucharistie. L'Hostie! voilà vraiment le centre auquel se relie tous les points d'un « catéchisme eucharistique ».

Si ces enfants qui entreront bientôt pour la plupart dans une existence de labeurs et de privations, emportaient dans leur vie le consolant appel fait à tous ceux qui travaillent et qui souffrent, si, familiarisés de bonne heure avec la Messe et la Communion, ils continuaient de prendre leur part du Pain de vie, quelle nouvelle génération plus pure, plus forte et plus heureuse se lèverait bientôt, que de révoltes et de souffrances apaisées pendant que descendraient sur tant de cœurs la charité et la paix eucharistiques!

A ces délaissés, à ces pauvres, essayons de donner le seul trésor capable de remplir leur cœur et de sauvegarder tout leur être: qu'ils reçoivent et qu'ils gardent Jésus, Jésus pour compagnon, Jésus pour ami dans la vie et dans la mort.

Le but comme le rêve de tout apôtre de l'Eucharistie est d'amener le plus de conviés possible à la Table sainte; mais ne réussirait-on qu'à gagner une seule âme, il ne faudrait regretter ni peines, ni travaux. Souffrances et labeurs ne sont rien auprès du lumineux horizon qu'ils ouvrent ou qu'ils agrandissent pour le moindre de nos frères. Aussi, que tous ceux qui ont entrevu Jésus par la foi aillent donc répandre sans aucune crainte l'appel de l'Evangile et de l'Hostie: « Venez tous à moi. » Qu'ils se fassent les serviteurs dévoués du Père de famille et si parfois lassés de leurs recherches en apparence infructueuses, ils sont tentés de s'arrêter en demandant compte de leurs efforts, qu'ils se reposent un instant auprès de vous, ô Jésus, et bientôt ils comprendront que leurs travaux préparent d'autres travaux... Maître infiniment saint, daignez répandre dans leurs cœurs cet amour désintéressé qui ne demande qu'à travailler et à travailler encore pour

vous en abandonnant le résultat à votre Cœur tout miséricordieux; que chacun de vos serviteurs puisse vous dire en toute vérité: « Seigneur, je ne demande pas à voir, je ne demande pas à savoir, je ne demande qu'à vous servir. »

Servir de toutes ses forces la cause du Dieu caché de l'Eucharistie en essayant d'apercevoir chaque jour davantage Celui qui veut se découvrir lui-même aux cœurs droits, mon Dieu, c'est trop de gloire pour vos pauvres serviteurs et c'est trop de bonheur !

➤ EXEMPLE A IMITER: ➤

La Communion des enfants pendant les vacances

(Vacances du Jour de l'an, 1914, à Saint-Irénée de Montréal)

Plusieurs ont coutume, à l'approche des vacances, de demander à nos bureaux des Cartes-Bulletins. Des supérieurs de collèges et autres éducateurs de la Jeunesse nous demandent également de ces cartes. Or elles produisent chez les enfants une émulation très efficace pour la communion fréquente pendant les vacances. En voici un exemple bien frappant et bien persuasif, et nous souhaitons pareil succès à tous ceux qui voudront essayer.

Dans la paroisse de St. Irénée de Montréal, M. le vicaire a donné des Cartes-Bulletins à *169 enfants*, pour les vacances du jour de l'an.

Le résultat, pour ces *15 jours de vacances*, a été de : 1192 communions, et de 2062 chapelets.

Or, dans ce nombre, le chiffre des œuvres accomplies par les petits garçons est plus élevé que celui des petites filles: leur zèle a donc été plus grand, ce qui prouve qu'on peut toujours beaucoup espérer de l'enfance quelqu'elle soit.

La paroisse comprenant *1105 familles*, il a été distribué, en 1912, 90,000 communions, en 1913, 102,000 communions.

C'est ainsi que, grâce au zèle des pasteurs, le nombre de communions fréquentes peut s'accroître facilement dans une paroisse. Le meilleur moyen est de commencer par les enfants ou par un groupe d'enfants: le groupe se grossit de plus en plus, c'est une ligue qui entraîne les autres moins ardents, et plus tard, ces enfants étant devenus chefs de famille et le noyau de la paroisse, c'est toute la paroisse qui se trouve

eucharistique, c'est toute la paroisse qui accourt à la communion fréquente ou quotidienne. Le bonheur et la prospérité y croissent dans la même mesure, surtout à cause de la charité mutuelle et des bénédictions de Dieu.

❖ Après une bonne Communion on est prêt à mourir. ❖



LE fait suivant en est la preuve: Une brave fille, déjà sexagénaire, rentrait chez elle, dans son épicerie (rue St-Christophe, Montréal) lorsqu'elle aperçut un jeune homme de vingt-cinq ans environ, le coude appuyé sur le comptoir et la main droite dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous désirez, monsieur, lui demandai-je? (C'est elle-même qui raconte le fait).

— Votre argent, répondit l'inconnu sortant un revolver, et le braquant sur moi.

Sur le moment, je demeurai stupéfiée, mais je repris bientôt mes sens.

— Vous n'êtes pas assez méchant pour cela, dis-je au jeune homme.

— Vite, il me faut votre argent.

— Je n'en ai pas, lui dis-je.,

— Vous en avez, continua l'inconnu, et vous allez me le donner.

Le bandit s'approcha davantage de moi et m'ordonna de lui ouvrir ma caisse.

— Je ne l'ouvrirai pas, lui dis-je. Si vous voulez mon argent, allez le prendre.

— Vite, ou je vous tue, repartit l'inconnu, et en proférant ces menaces, le malheureux tremblait de tous ses membres.

— Malheureux, lui dis-je, il faut être méchant pour s'attaquer à une vieille personne comme moi. Vous voulez me tuer? eh bien, tuez-moi; *j'ai communié ce matin; je suis prête à mourir.*

Aussitôt, saisi de remords, sans doute, le voleur disparut.

Ainsi la communion donne le courage, parce qu'elle donne la paix de la conscience. Seuls les méchants sont malheureux. *La mort de l'âme par le péché mortel est plus à craindre que la mort du corps, et le scandaleux qui tue les âmes est le pire des bandits.*



SUJET D'ADORATION

Jésus victime au T. S. Sacrement

I. — Adoration.

Notre Seigneur Jésus-Christ est véritablement Prêtre, avec la grande mission d'Adorateur et de Glorificateur de son Père et c'est là même la plus haute et la plus sublime de ses fonctions. Il se fait tout à la fois le *Prêtre* et la *Victime* de son sacrifice.

A vrai dire, la vie de Jésus-Christ est un sacrifice perpétuel, et, en un sens, elle n'est que cela. Le Psalmiste nous le représente dès son entrée dans le monde, se posant victime et s'offrant comme tel à son Père pour le rachat du genre humain. Il est, ici-bas, constamment immolé, non seulement par le fait de son Incarnation, mais encore à raison de sa vie humble, humilié, caché, pauvre, laborieuse, pénitente, que comme Homme, Il embrasse et Il mène.

Malgré cela, Lui-même nous le déclare, par tous les sacrifices d'état, qui vont s'aggravant chaque jour, il ne fait que monter peu à peu jusqu'à ce sacrifice du Calvaire, où il doit librement mourir. Là est le mandat de son Père, et c'est là aussi ce qu'il veut, et ce dont il a faim et soif.

Eh bien! Le croiriez-vous? l'amour du Fils de Dieu n'est point encore satisfait: Il ne le sera qu'après avoir fait du Mystère de la Croix le *Mystère Eucharistique*!

O Maître, quel dessein! quelle œuvre! quel spectacle! La terre est couverte de vos autels, La création est votre temple, vous êtes son Pontife et son Hostie! Votre Cœur vous a fait le Prêtre universel et l'universelle victime et votre amour a réalisé l'attente de votre Père.

Il nous faut donc bénir Notre Seigneur, en qui, depuis plus de dix-neuf siècles, Dieu et les hommes ont leur Prêtre et leur Victime, et par qui le sacrifice de l'amour est permanent.

Oui, ce que le Calvaire a vu une seule fois et en un seul jour l'Eucharistie le continue, l'étend, le multiplie; et tous les jours, partout, et à toutes les heures, le sacrifice s'accomplit!

II. — Actions de Grâces.

Pourquoi de tous les états de sa vie mortelle, l'état de victime est-il le seul que Notre Seigneur ait voulu perpétuer ? Ah ! c'est que cet état est le plus noble de tous, et le plus digne de son Cœur. Jésus aime ! Jésus c'est l'amour incarné ! Or ! le propre de l'amour, c'est de se donner, de se sacrifier.

Ce qu'a voulu Notre Seigneur en s'immolant perpétuellement sur nos autels, c'est de nous porter à l'imiter. Oui, ce Divin Sauveur sait que rien ne nous est plus pénible que le sacrifice et l'immolation de soi. C'est pour cela qu'Il tient à nous en donner Lui-même l'exemple.

Le Christ est vraiment ici notre *modèle*. Du sein de son Tabernacle, Il nous prêche les droits de Dieu, et nous enseigne de quelle manière, et dans quelle mesure sans mesure la créature doit les reconnaître et les honorer.

Immolez et mortifiez d'abord en vous avec courage ce que le péché nous a laissé de traces et de racines. Regardez-vous comme la propriété, le domaine, la chose de Dieu, disons, l'hostie de Dieu. *« Je vous adjure, disait S. Paul, par la miséricorde de Dieu, de livrer à Dieu vos corps comme des hosties vivantes, et qui lui soient agréables. »* (Rom. 12-1.)

Vivez pour Dieu, dépensez-vous pour Lui car vous lui appartenez. Il vous a faits ; que dis-je ? Il vous a refaits, en vous rachetant au prix de son sang, dont la valeur est infinie !

O Maître, votre exemple ne sera pas perdu : vos fidèles savent qu'ils doivent s'unir à votre immolation, que votre sacrifice est aussi le nôtre et que nous sommes tous offerts avec vous !

Oui, c'est votre désir, Seigneur, qu'après la Croix et l'Eucharistie, notre cœur soit votre dernier autel, et vous voulez y porter, comme *Prêtre*, votre sanctification, et comme *Victime*, votre immolation.

C'est là la grande obligation des âmes eucharistiques, et c'est à cette vie de sacrifice et d'immolation que le Vénérable Père Eymard veut les voir tout particulièrement sympathiques.

C'est ainsi d'ailleurs que nous prouverons à Notre Seigneur que nous savons reconnaître ses sublimes exemples.

III. — Réparation.

S. Pierre Chrysologue, en contemplant l'état de victime du Sauveur, ne savait que s'écrier : « *O Jésus, divin amant, jusqu'où vous entraîne et abaisse votre amour ?* »

Comment ne pas comprendre nous-mêmes le besoin de répondre à cet amour, en souffrant pour sa gloire un double martyre et une double mort ?

Dieu n'aime que pour être aimé. Or, par amour, dit l'apôtre S. Pierre, *Il a souffert et il est mort pour nous*. Souffrir, dit-il, c'est là *votre vocation*. Mais comme notre nature répugne à cette nécessité, Il a trouvé le moyen de renouveler sous nos yeux le Mystère de sa Passion; or, à cette vue d'un Dieu souffrant et mourant perpétuellement pour nous, le feu de l'amour s'allume en nos cœurs, et *cet amour*, dit S. Augustin, *opère en nous une espèce de mort*. Et quelle mort, sinon celle dont parle l'Apôtre, disant : *Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié*.

Oui, dit S. Paul, c'est pour nous obliger à mourir de la sorte, que Jésus-Christ est mort sur la Croix, et qu'il meurt tous les jours dans la sainte Eucharistie.

Mais comme Jésus-Christ, quoiqu'immolé sur nos autels, ne laisse pas que d'y vivre, il en est de même pour nous. Perdant dans notre union avec Jésus-Christ la vie du monde, nous y recevons la vie de Dieu: nous mourons à nous-mêmes, mais il nous est donné de vivre à Dieu et pour Dieu.

Que cette mort toutefois ne nous effraie point, car elle est précieuse en ce qu'elle ne nous ôte que la vie du monde, et nous donne en échange une vie céleste et divine.

Oui, grandes sont les exigences et la puissance de l'amour, car il s'agit de donner à Notre Seigneur, ce qu'Il nous a donné à l'autel; or, ce qu'Il nous a donné, c'est son corps de nouveau immolé, et son sang de nouveau répandu.

L'âme eucharistique ne recule pas: elle s'écrie avec joie et amour: « *Calicem salutaris accipiam.* » Je prendrai à mon tour le calice de la passion, je le boirai après Jésus, je lui rendrai ainsi sang pour sang, vie pour vie, tourment pour tourment. — C'est, dit S. Augustin, ce qu'ont fait les Martyrs. Ils ont rendu à Notre Seigneur ce qu'ils en avaient reçu, tout simplement; et ce qui paraît extraordinaire en eux, n'était que de la justice.

Rien de plus sublime que ce sacrifice, où la victime immolée, c'est *nous-même*; où le sacrificateur est *nous-même*, et où l'instrument du supplice, c'est le feu de l'amour divin.

IV. — Prière.

O divin Maître, qui pourrait ne pas se laisser entrainer par votre sublime exemple? Vous ne savez que vous complaire dans l'état de victime! Pourrions-nous ne pas le partager nous-même, assurés que nous sommes de procurer ainsi votre grande gloire?

L'Esprit Saint nous déclare en effet que de « *toutes les odeurs, la plus agréable à Dieu, c'est celle de la victime.* »

Quel ne sera pas en outre le mérite d'un pareil état, qui devra durer autant que la vie même?

Et puis, pensez aux joies pures et enivrantes réservées aux âmes qui marchent résolument dans cette voie sainte de l'immolation. Il est d'expérience, en effet, que la vie la plus immolée par le sacrifice, est la vie la plus béatifiée par la joie.

— Il nous faut ajouter que cette vie de victime est la *plus utile au monde.*

Le secret de la puissance pour réparer les désordres humains, c'est le sacrifice chrétien poussé jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation, c'est-à-dire, jusqu'à l'immolation totale de soi-même. Et de fait, personne ne nous protégera, ne nous sauvera jamais efficacement, qu'à la condition de toucher par le *sacrifice* à la Croix, qui protège et sauve tout dans l'humanité.

Quand les peuples ont besoin d'être sauvés, ils ne le sont que par la souffrance et le sacrifice.

Sacrifier, en réalité, c'est sauver.

Mourons donc à nous-même, si nous ne voulons pas que notre vie demeure stérile. Par contre, si une âme meurt à elle-même, Jésus vit en elle avec sa puissance, sa grâce, son amour. Cette âme, alors riche de Notre Seigneur, est comme une reine de ce monde: elle distribue ses richesses à tous; elle fait agir Jésus en elle; bien plus: elle commande à Jésus qui se plaît à faire la volonté de ceux qui l'aiment.

 AME EUCHARISTIQUE *Mère Marie de Jésus*

Emilie d'Oultremont - Baronne d'Hooghvorst

Fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice.

*(Suite)***Et lui est seul!**

L'Œuvre de la Réparation commençait pour Mme d'Hooghvorst: elle avait alors vingt-cinq ans. Son directeur, comme pour seconder les adorables desseins de Jésus défendait à cette victime broyée, mais intrépide, de demander même un quart d'heure de repos, et Notre-Seigneur lui-même lui rappelait, jusqu'au sein des fêtes mondaines, qu'elle avait accepté les épines et non pas les roses. Pendant un grand bal, dans un salon bruyant, il lui dit un soir: « Tu vois et tu entends ce que le monde donne. Tu sens en toi le bonheur que moi, ton Jésus, je te donne: choisis l'un de ces deux bonheurs! — Maître, répondit-elle vivement, vous seul dans ma vie! »

Les réunions brillantes et les divertissements, auxquels son rang la condamnait, ne parvenaient pas à la distraire du souvenir et de l'amour de Jésus. Elle avait une intime amie, animée des mêmes sentiments, Mlle Gabrielle Van der Straten Ponthoz. Quand, au milieu du tourbillon des fêtes, toutes deux venaient à se rencontrer, la baronne d'Hooghvorst se plaisait parfois à laisser échapper de ses lèvres ces mots qui soulageaient son cœur et qui étaient compris par sa pieuse confidente: *Et lui est seul! Il est*

abandonné!. Elle parlait de Notre-Seigneur délaissé dans ses temples.

En 1844, Mme d'Hooghorst et les siens revinrent s'établir à Warfusée. La famille possédait le privilège de conserver le Saint Sacrement dans la chapelle du château, et c'était là encore, au pied du tabernacle, qu'Emilie se retrempait durant de longues heures dans la méditation et l'adoration. Ce fut aussi au pied du tabernacle que, l'année suivante, Notre-Seigneur lui demanda un des plus grands sacrifices de sa vie; demande à laquelle l'héroïque chrétienne répondit par un *Fiat*, malgré l'effroi de son cœur. Laissons-la parler elle-même:

« Un jour que je voyais M. d'Hooghorst à la chapelle disant son chapelet, comme il le faisait souvent, je dis à Notre-Seigneur: il est bien pieux, mais, mon Jésus, je voudrais qu'il en vînt à vous aimer plus que tout. Cette prière faite, j'entendis en mon âme cette parole: *Mais si, pour qu'il m'aime plus que tout, tu devais faire le sacrifice de sa vie, me ferais-tu la même demande?* Je répondis: *Oui, mon Jésus, tout pour qu'il soit tout à vous.* »

Sur ces entrefaites, elle tomba malade: habituée à traiter avec Dieu simplement et loyalement, elles l'engagea à bâtir une église en l'honneur de saint Ignace, si elle guérissait: elle guérit, et plus tard elle accomplit généreusement sa promesse.

Mort édifiante de son époux.

La baronne d'Hooghorst passa à Gênes, en famille, l'hiver de 1846. M. d'Hooghorst avait alors pour ami intime le comte Gustave de Stakelberg, converti, par le P. de Ravignan, du schisme grec à la foi catholique. Ils partirent ensemble pour aller, pendant cette saison, chasser aux Marais Pontins. Le baron d'Hooghorst promit à sa femme de ne pas demeurer absent au delà de six semaines: mais ce départ attrista profondément la baronne,

qui restait à Gênes, avec ses quatre petits enfants et sous le coup d'un fâcheux pressentiment trop tôt confirmé. Les deux amis arrivèrent aux Marais Pontins et s'y livrèrent à de rudes parties de chasse. C'était à l'époque du carême, qu'ils observaient l'un et l'autre dans toute sa rigueur; tous deux prirent les fièvres et furent enlevés l'un après l'autre, à cinq mois de distance.

La baronne d'Hooghvorst eut à soigner tout à la fois son mari, son père et la plus jeune de ses filles, Marguerite. Grâce à Dieu, son courage, sa foi, son affection, la maintinrent debout et alerte, pour subvenir à tout, pour adoucir tant de souffrances. La maladie de M. d'Hooghvorst dura dix-neuf mois; mais, avec la maladie, sa confiance alla croissant, comme aussi sa résignation héroïque. Il défendait aux siens de prier pour sa guérison, et comme la baronne lui demandait un jour s'il ne lui en coûterait pas de quitter ses enfants: « Oh! oui, répondit-il; *mais j'aime Dieu plus que tout.* » Il était arrivé au degré de détachement admirable où sa femme avait supplié Notre-Seigneur de le conduire. Elle comprit que désormais tout espoir de prolonger les jours de son mari devenait inutile; elle l'avait offert au Maître, le Maître le rappelait à Lui. Du reste M. d'Hooghvorst appartenait déjà au ciel par toutes ses pensées: « Mes enfants!... disait-il, qu'ils soient chrétiens avant tout!... Pourvu que leurs âmes vivent, peu m'importe que mon nom périsse!

« Ma première prière en entrant au ciel sera pour demander que nos quatre enfants se donnent à Dieu.

« On te fera de l'opposition dans ma *famille*; ne la crains pas. Tu diras que tels sont mon désir et ma dernière volonté, et tu les favoriseras de tout ton pouvoir. »

La veille de sa mort, ayant à ses côtés son confesseur, le R. P. Bossaert, et sa femme, M. d'Hooghvorst dit à la baronne: « Ma mort va t'imposer un grand sacrifice, je le sais; mais promets-moi ici, en présence du Père, que pas

un mot de plainte ne sortira de ta bouche. Tu seras contente de tout, tu accepteras tout, car tout ce que Dieu fait est bien fait. »

La promesse fut immédiatement accordée et le généreux mourant en fut consolé. Aussi remercia-t-il avec effusion cette compagne, dont il s'était toujours montré vraiment digne, pour tous ses soins, mais surtout pour l'inappréciable service de lui avoir fait aimer Dieu: « Je vais au ciel, lui dit-il, c'est à toi que je le dois. »

Le matin du dernier jour, 10 août 1847, M. d'Hooghvorst demanda ses quatre enfants, dont l'aîné n'avait que neuf ans et demi; il leur fit ses suprêmes recommandations de père et de chrétien; puis après la messe célébrée à quelques pas de lui, il s'entretint encore un instant avec sa femme. Et là, dans son fauteuil, tout près de l'autel, il s'éteignit doucement et « alla jouir de ce ciel qu'il désirait tant. »

Il était âgé seulement de trente-quatre ans; la baronne d'Hooghvorst en avait vingt-huit.

Près du corps de son cher défunt, elle fit vœu d'appartenir désormais tout entière et uniquement à son Maître éternel.

(à suivre)

A quoi tient une Conversion.



HIVER de 1885 causa un grand nombre de deuils dans ma paroisse. Ce n'était pas seulement parmi les quartiers habités par les ouvriers que la mort faisait ses ravages; elle visitait aussi les maisons bourgeoises. Les pauvres reçoivent généralement bien le prêtre qui se présente sous leur toit au nom du Dieu de charité. Mais il faut

souvent les industries du zèle pour faire accepter son ministère dans certaines demeures où régnerait le bonheur, selon le monde, si la santé ne faisait défaut.

Vers la fin de Janvier, j'appris qu'un capitaine en retraite était gravement malade. Il souffrait de ce mal qui épuise lentement, mais sûrement, ceux qui en sont atteints.

Je dus essayer d'entrer en relation avec ce paroissien, mais je me promis bien de borner ma première visite à



quelques souhaits de santé. On m'accueillit si froidement que je ne fus pas étonné de recevoir à mon retour au presbytère une carte pénible pour mon âme de pasteur. Au-dessous de son nom, le capitaine me signifiait qu'il ne voulait ouvrir sa porte ni aux religieuses, ni aux prêtres que lorsqu'il les appellerait. Il n'aurait pas été prudent de lutter contre une détermination aussi arrêtée.

Les premiers jours de février furent favorisés par un soleil qui faisait pressentir le printemps. Or je passais

chaque jour, dans le cours de mes visites, devant la maison dont l'entrée m'était interdite, et je priaï.

Plusieurs fois je vis que le capitaine était assis devant son habitation dans un fauteuil; il espérait que les premiers rayons du soleil le ranimeraient. Je le saluais alors avec respect, sans m'arrêter. Et cependant j'espérais, car je savais que sa femme, sa domestique et des personnes pieuses s'intéressaient à sa conversion.

De mon côté, je ne pouvais en rester là. Un jour que la chaleur était plus forte, j'asseyai d'entrer en conversation avec ce malade. Je lui demandai la permission de l'avertir qu'il y avait imprudence à s'exposer ainsi aux rayons du soleil d'hiver et qu'il en résultait souvent de fâcheuses hémorragies. Frappé de ma réflexion, il me répondit que presque tous les jours il déplorait des saignements de nez qui lui enlevait ses forces. Je lui conseillai de s'abriter dans le vestibule de sa maison, avec une chancelière aux pieds. De là il continuerait sans danger à jouir du grand air et des distractions de la rue. Il me remercia de l'intérêt que je portais à sa santé.

La glace était brisée. Le surlendemain, le capitaine, me voyant passer, me fit signe de m'approcher de lui, Il voulait m'exprimer sa reconnaissance, car les accidents qu'il déplorait ne s'étaient pas renouvelés, et il attribuait ce mieux au conseil plein de prudence que je lui avais suggéré. Enhardi par ces dispositions plus heureuses à mon égard je lui demandai avec calme s'il serait blessé du reproche que j'allais lui adresser; et, sans lui laisser le temps de réfléchir, j'ajoutai en souriant que j'avais entendu parler de ses campagnes lointaines. Je savais qu'il avait pris part à l'expédition de Chine et au siège de Pékin. J'avais appris qu'il possédait une multitudes d'objets d'art très intéressants, rapportés de la capitale du Céleste-Empire. Et je lui fis remarquer que, membre de plusieurs sociétés savantes, j'étais très curieux de voir ses chinoiseries.

Il se leva en m'exprimant le vif plaisir que je lui causais. Il ne semblait plus oppressé; debout devant sa vitrine ouverte, il m'expliquait l'origine des divers objets qui composaient sa collection. Je dus arrêter son ardeur et insister pour qu'il se reposât. Je lui promis de revenir à hever l'examen de son intéressant musée. Ce mot le fit sourire, il me pressa la main et me dit qu'il me verrait toujours avec un grand plaisir. Le second pas était fait.



Deux jours après, je me gardai bien de manquer à son invitation et à ma promesse. Cette fois le capitaine me reçut avec une bienveillance qui me réjouit le cœur et me fit espérer.

A dater de ce moment, je répétai mes visites qui furent chaque fois favorablement accueillies.

Trois semaines avant Pâques, le capitaine me mont a quelque hésitation, comme s'il avait une inquiétude dans l'âme. « Savez-vous, me dit-il, que vous êtes singulier :

« vous êtes prêtre, je vous reçois pour la huitième fois, et
« vous ne m'avez pas encore dit un mot de religion. »

« Ah! capitaine, lui répondis-je, rappelez-vous votre car-
« rière militaire. Dans votre vie de garnison, vous ne vous
« occupiez pas de guerre, mais dès le premier coup de ca-
« non à la front'ère, vous n'aviez plus qu'un objectif: lutter
« habilement pour vaincre avec gloire. Eh bien! c'est
« dimanche prochain, quinze jours avant Pâques, que
« commence pour nous le temps des grandes manœuvres;
« prenez bien garde, car je braquerai contre vous toute
« mon artillerie. »

En me serrant la main, il me dit: « Un ennemi averti en
vaut deux. »

Cependant, dans la crainte d'échouer, lorsque j'essaye-
rais de remporter sur le cher malade la victoire que je ré-
clamais de la miséricordeuse Reine des Vertus, patronne
de ma paroisse, je retournai chez le capitaine l'avant-veil-
le du temps des Pâques. A ma vue il sourit: « Et vos ma-
« manœuvres? me dit-il, et votre artillerie? Je suis prêt à
« affronter le feu. Tenez, ajouta-il, voyez: je repasse ma
« théorie. » Et il me montre le livre qu'il avait entre les
mains. C'était la *Journée du chrétien*, il y lisait les *Psau-
mes de la Pénitence*. « Ah! reprit-il, ne serait-il pas possible
d'avancer d'un jour ces manœuvres en faveur d'un capi-
« taine malade? » Et sans attendre ma réponse, il se signe
et commence sa confession.

La bonne Notre-Dame des Vertus, que l'on avait priée
avec ferveur, ne se contenta pas de cette conversion, elle
me ménagea une autre faveur non moins inattendue.

Presque voisin de notre cher malade, un veillard se
mourait. Libre-penseur, il ne répondait à mes avances que
par une froide politesse.

Or, après mon départ, notre bon capitaine reçut la visi-
te d'un commandant en retraite, son ami. Il lui dit: « La
« hiérarchie ne permet pas à un inférieur de commander à

« son supérieur, mais nous n'avons plus l'uniforme. Veux-tu te charger d'une mission ? » — « S'il m'est possible de « la remplir, très volontiers, capitaine », répondit le commandant.

« Tu sais, mon contre-voisin est encore plus attaqué que moi, il a vu le notaire, mais ne songe à rien pour son « âme. Va lui dire que je communie demain, et demande-lui d'en faire autant. »

En militaire franc et sans respect humain, le commandant transmit au veillard les paroles de son ami.

Or, la veille de la Passion, à la grande joie de son entourage, notre cher capitaine reçut le saint viatique. Vers neuf heures, l'autre malade m'appelait: il était temps; à deux heures de l'après midi, il rendait le dernier soupir.

Pendant près de deux mois encore, la vie du capitaine fut l'édification de tous ceux qui approchaient de lui.

Gloire à Dieu ! gloire à Notre-Dame !

“ LOU TAUPI ”

BRAVE PETIT COMMUNIANTE.



UEL est son véritable nom, je l'ignore. Mais tout le monde l'appelle « lou Taupi », ce qui, dans le patois du pays, veut dire *le Taupier*. C'est un petit homme sec, à figure chafouine, au regard vif, et à la barbiche roussâtre et rare. Chacun sait qu'il a les curés en abomination et qu'il méprise tous les cléricaux, fussent-ils son père et sa mère; et comme la paroisse ne possède qu'un autre spécimen du genre, à savoir Jean-Louis Caillouteux, dit *lou Cassou* (le casseur de pierres), il s'ensuit logiquement que lou Taupi et lou Cassou font une paire d'amis.

Les dimanches et jours de fête, à l'heure de la grand'messe, ils tiennent à eux deux un conciliabule secret, à seule fin d'aviser au moyen le plus sûr et le plus prompt d'extirper la maudite calotte de la terre en général et de la commune de Saint-Julien-du-Mont en particulier.

Et dame! ce n'est pas leur faute, s'il y a encore un curé et une église dans la susdite commune, et si le maire lui-même chante au lutrin!

Lou Taupi et lou Cassou tiennent un conciliabule secret. Que s'y passe-t-il? Que s'y dit-il?... Mystère... Tout ce qui a transpiré, c'est qu'on y boit plusieurs bonnes bouteilles et qu'on y avale du curé... Vous vous y attendiez?...

Cependant par une sorte de miracle, que je ne m'explique pas très bien moi-même, j'ai appris jusque dans les moindres détails ce qui fut discuté et voté dans la séance de Noël 1911, et comme cela pourrait vous intéresser, voici le rapport que je me suis permis d'en dresser sténographiquement.

Dix heures précises. Lou Cassou entre chez lou Taupi.

— Bonjour, lou Taupi.

— Bonjour, lou Cassou.

— Y a du nouveau ces jours? (Il s'assoit).

— Oui, qu'il y en a, pour sûr.

— Ah! de Paris peut-être? Une lettre de félicitations du bureau des délégués pour la fiche?

— Non, pas encore, lou Cassou. Mais il m'est venu une idée. (Lou Taupi remplit les verres, on trinque.)

— Tiens, ça ne me m'étonne pas. — Il est bon votre vin, lou Taupi.

— Du Beaujolais, pardienne! Je viens de mettre le tonneau en perce.

— Alors, comme ça, vous avez eu une idée?

— Voici, s'agirait de votre gendre François, ou plutôt d'un de ses gosses, celui qui a sept ans.

— André?

— Mais je ne voyons pas... Monsieur lou Taupi...

— Eh bien, c'est très simple. Quand François a eu des enfants, nous lui avons dit qu'il ne fallait pas les faire baptiser.

— Absolument, et l'imbécile a refusé. Aussi depuis ce temps je ne m'occupons plus d'eux, et ils peuvent crever de faim tant qu'ils voudront.

— D'accord! seulement ces jours-ci je me disais: Lou Taupi, il y aurait un beau tour à jouer aux cléricaux, qui maintenant veulent faire faire le première communion à six ou sept ans, pour mieux tyranniser les consciences et anémier les cerveaux laïques, comme dit le journal. J'irai faire la bête chez François, disant que je n'ai pas d'enfants — ce qui est vrai — que ma femme s'ennuie de rester seule toute la journée, — ce qui est vrai aussi — que s'il le voulait, je prendrai chez moi son aîné; et comme ils sont dans la misère, ils seront bien contents d'accepter. On dorlotera le mioche, qui, au lieu de pain noir, aura du lard et du saucisson même et surtout le vendredi. On lui fera manquer la messe, on remplacera les patenôtres des prêtres par de bons jurons, bien corsés. Et un jour il continuera notre œuvre laïque et républicaine à Saint-Julien-du-Mont!

— Bravo, lou Taupi, y a que vous pour ça!

— N'est-ce pas? Et alors, naturellement, leurs histoires de communion sont à l'eau.

— Comme de juste. Mais votre femme, elle accepte?

— Je crois bien!

— Alors, c'est entendu. Et pour mieux cacher le jeu, je me réconcilie avec François et ma fille.

— J'allais vous le proposer, lou Cassou!

— Alors on y est?

— On y est, à la vôtre, lou Cassou!

— A la vôtre, lou Taupi.

— A propos, est-ce que le gosse l'a faite, sa première communion, savez-vous?

— Oui il l'a faite, si je me rappelle bien, au commencement du mois. Et depuis, il communie, comme les autres d'ailleurs, tous les dimanches.

— Une vraie misère, quoi!

— Comme vous le dites, lou Cassou. Mais, ça ne sera pas long, au moins pour votre petit-fils, je vous en réponds.

— Merci, lou Taupi.

— De rien, lou Cassou.

*
**

Dimanche de l'Épiphanie, six heures du matin. André se tourne et se retourne dans son lit, tousse comme pour attirer l'attention, puis appelle à mi-voix:

«Tante Marie!... Tante Marie!... Pas de réponse.

Cependant, tante Marie — c'est ainsi qu'on lui a dit d'appeler Madame Taupi — a promis, hier soir, qu'il pourrait se lever à six heures pour aller recevoir Jésus.

«Tante Marie!... Tante Marie!» Seul le tic-tac de la vieille horloge lui répond.

Dix minutes, un quart d'heure se passent: toujours le silence et l'obscurité.

Il n'y tient plus, il sort de son lit, et commence à s'habiller à tâtons, heurtant les chaises, renversant la bougie.

De la chambre voisine arrivent alors un bruit de voix, des chuchotements mêlés de jurons. Il tend l'oreille anxieux, puis de nouveau: «Tante Marie... Tante Marie!...» Le bruit des voix s'arrête; plus rien.

Il achève de se vêtir tant bien que mal.

Mais pourquoi ne lui répond-elle pas? Aurait-elle oublié? Se tromperait-il d'heure?

Soudain le son grave de la grosse cloche de l'église, sonnant le premier coup de la messe de communion, vibre au dehors comme un impérieux appel... Et les chuchotements reprennent de l'autre côté de la porte, mais cette fois plus distincts: on dirait une dispute entre lou Taupi et tante Marie.

Un pressentiment, une angoisse saisit l'enfant, dont le cœur bat à se rompre et qui, poussé par une force irrésistible, s'approche de la porte à pas de loup, applique une oreille contre la serrure et écoute, retenant son souffle.

— Femme, dit la voix glapissante du Taupi, vas-tu me laisser enfin tranquille et te taire ? Quand je te déclare que je ne permets pas qu'il y aille, à son église.

— Pourtant s'il se fâche ? S'il s'entête ?

— Je suis plus têtue que lui.

— S'il pleure et crie toute la journée ?

— Bah ! un mioche de huit ans, tu lui donneras un pot de confitures.

— Et si ça ne suffit pas ?

— Ça suffira, je le veux.

— Oui, mais s'il va le raconter chez son père ?

— On s'arrangera pour qu'il n'y retourne pas de sitôt.

— Crois-tu ? Sa mère le saura tout de suite qu'il n'a pas été à la messe, elle pensera qu'il est malade et viendra voir. Et alors ?

— Alors, la belle affaire. Tu la recevras très bien, tu lui raconteras que nous sommes restés endormis, puis que nous avons pensé qu'il faisait trop froid pour envoyer le marmot, et là-dessus tu lui payeras un petit verre de cerises en compote, et le tour est joué.

— Vrai de vrai, je ne te croyais pas si mauvais, lou Taupi.

L'homme ricane en lançant d'horribles blasphèmes, puis conclut :

— Quoi que t'en dises, la vieille, c'est juré et par tous les diables ça se fera, le fils à François Sinardou n'ira plus manger son bon Dieu, et...

Au même moment, un coup violent ébranle la porte de la chambrette et une voix enfantine crie toute frémissante d'indignation :

— Méchant !... Méchant !...

Puis un trépigement précipité, le fracas d'une fenêtre brusquement ouverte, le choc simultané de deux pieds sur le sol durci de la cour, et enfin sur la route une course folle dont le bruit se perd dans la direction de l'église.

Lou Taupi en reste figé sous son édredon, et il est encore à se demander s'il n'a point rêvé, que déjà André, les yeux gonflés de larmes et les poings serrés, entre encoup devient dans la sacristie où le bon curé est en train d'endosser sa belle chasuble d'or.

A la seule vue de l'enfant, le pasteur a tout deviné, et posant sa large main sur la tête blonde qu'agite un mouvement nerveux, il dit :

— On ne voulait pas te laisser venir, André ?

— Non!... il a dit comme ça à tante Marie qu'il ne voulait pas que je vienne manger mon Dieu. Alors je lui ai crié: «Méchant», et je me suis sauvé par la fenêtre.

Et il y a dans l'accent et le geste du petit tant d'énergie et d'indignation, que le prêtre se sent remué.

— C'est bien; tu t'es conduit comme un homme. Mets-toi ici, sur cette chaise, et calme-toi vite, pour bien recevoir tout à l'heure le petit Jésus qu'on voulait te prendre. Après la messe tu iras chez vous, chez ton père, et je me charge du reste.

Eh bien, chers lecteurs, dites-moi maintenant l'épilogue que vous mettriez à cette histoire, supposé qu'elle ne fût pas absolument authentique.

Qu'André ne remit plus les pieds dans la maison du Taupi? — Naturellement. — Qu'il communie à présent tous les jours? — Parfait. — Enfin que M. le Curé l'a pris pour enfant de chœur? — Oui.

Mais ce n'est pas tout.

Le divin Maître, jugeant sans doute que tant de fidélité et d'amour de la part d'un bambin de sept ans méritait une récompense, lui a mis au cœur une pensée qui nuit et jour l'obsède: je serai prêtre. J. M. DESPRAT.

